

qui avoisine Montluel, on n'y trouve qu'une argile à peine recouverte d'humus; à quelque distance, sous une couche végétale de quinze à vingt centimètres, semée de petites pierres, on ne rencontre plus qu'un lit profond de galets plats et calcaires, entremêlés de terre rougeâtre. Cette accumulation de cailloux arrondis, de pierres roulées, ne peut s'expliquer que par un dépôt des eaux, et paraît remonter à une époque fort reculée, qu'il faut fixer à la période diluvienne ou attribuer au retirement successif, vers le sud-est, du lit de la rivière d'Ain jusqu'au point où, tributaire (1) du Rhône, elle roule actuellement ses eaux tourmentées.

Cette plaine sèche et aride n'a pu jusqu'à nos jours offrir qu'un maigre pâturage: « On y voit errer de temps en temps, dit la *Statistique de 1808* (2), quelques troupeaux de moutons qui ont peine à y trouver leur nourriture. »

Nicolas Aubry, ingénieur en chef des ponts et chaussées des provinces de Bresse et Bugey (3) avait démontré, dans un très-savant mémoire, que les quatre rivières de Toison, de Longevent, de Dagneux et de Montluel produisaient, au temps des plus basses eaux, 952 pouces d'eau par seconde, lesquels, multipliés par 10 pouces de vitesse, donnaient par jour 2,203 toises cubes $\frac{2}{3}$; ces eaux étaient produites par l'égoût de 150 étangs. Calculant ensuite l'étendue et l'évaporation de ces mêmes étangs, et par conséquent la quantité d'eau qu'ils re-

(1) In Rhodanum labitur Idanus, non minorem aquæ secum trahens copiam quam rapidus ille fluvius facit. — Papire Masson. *Flumina Gallia*.

(2) *Statistique générale de la France. — Département de l'Ain*, Paris, 1808, p. 453.

(3) M. à Fontainebleau en 1799: il habitait Bourg.